Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文化
Journal of Global Cultural Studies

11 | 2016
Le genre de la maladie : pratiques, discours, textes et représentations

Raconter la maladie d'amour : un récit de Plutarque et un souvenir de Galien.

Pascal LUCCIONI

Electronic version
URL: http://journals.openedition.org/transtexts/657
DOI: 10.4000/transtexts.657
ISSN: 2105-2549

Publisher
Gregory B. Lee

Electronic reference
Pascal LUCCIONI, « Raconter la maladie d'amour : un récit de Plutarque et un souvenir de Galien. », *Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文化* [Online], 11 | 2016, Online since 03 July 2017, connection on 01 May 2019. URL : http://journals.openedition.org/transtexts/657 ; DOI : 10.4000/transtexts.657

This text was automatically generated on 1 May 2019.

© Tous droits réservés

Raconter la maladie d'amour : un r écit de Plutarque et un souvenir de Galien.

Pascal LUCCIONI

1 Je vais commencer par raconter une belle histoire.[1] Il y a bien longtemps, dit-on, – aux alentours de 294 avant J.-C. – le roi Seleucos, qui administrait, depuis la mort d'Alexandre, la partie orientale de l'Empire du Conquérant, à travers moult crises et soubresauts, vit son fils Antiochos dépérir affreusement, sans qu'on sût la cause de cette maladie. Le père est au désespoir, mais le médecin de la cour parvient à découvrir ce qui était à l'origine de la langueur d'Antiochos : ce dernier était amoureux de Stratonice, la concubine ou l'épouse de son père – car son pouls se troublait lorsqu'elle entrait dans la pièce.

2 Et le roi décide alors... de laisser sa concubine à son fils ; et cette histoire entre dans la collection des récits moralisateurs de Valère Maxime, trois cents ans après, comme un exemple d'affection paternelle.[2] La version de Valère Maxime, dans laquelle le nom du médecin de la cour est donné comme incertain (s'agit-il de Leptine ou d'Erasistrate, le célèbre médecin alexandrin ?), paraît déjà auréolée de cette imprécision qu'on accorde aux belles histoires du temps jadis. Sensiblement à la même époque que Valère Maxime, Sénèque le Rhéteur laisse paraître, dans une controverse consacrée à un procès imaginaire entre frères (l'un des frères a obtenu de son père que ce dernier renonce à son épouse pour le guérir (lui, le fils) de sa maladie d'amour), qu'il connaît le « roman » dont nous parlons.[3]

3 Le témoignage des historiens (nous évoquerons notamment Plutarque et Appien tout à l'heure), quant à lui, nous laisse penser que Seleucos se sépara de Stratonice, sa compagne, qui était elle aussi de sang royal (c'était la fille de Démétrios Poliorcète) et comme telle dépositaire de l'autorité royale, et qu'il céda à son fils la régence d'une grande partie de son royaume vers cette date. Quel fut le rôle d'un médecin de cour dans cette affaire d'État, on ne peut le savoir avec exactitude, et déjà certaines des versions de l'Antiquité montrent un scepticisme prudent quant à la réalité de toute cette histoire.[4]

4 Mais nous savons au moins depuis Erwin Rohde[5] que cette histoire a néanmoins été très souvent racontée dans l'Antiquité, sous diverses formes. Josef Mesk[6] a essayé de prouver en 1913 que la part romanesque (l'histoire d'amour) avait été inventée par un historien hellénistique peu scrupuleux pour donner plus de charme à son récit, à partir du « modèle » euripidéen de l'amour de Phèdre pour son beau-fils Hippolyte ; tout au plus pouvons-nous être, après son essai, convaincus que les premiers à raconter l'histoire avaient connaissance du modèle euripidéen,[7] mais pour ce qui est de la réalité des événements (et plus encore des sentiments), avouons que nous demeurons dans l'incertitude. Nous verrons bientôt que notre « roman » a été cité par Galien, et l'édition assez récente du traité en question par Vivian Nutton reprend l'ensemble des occurrences dans les littératures anciennes. Plus récemment encore, Patrick Robiano a réévalué les liens qui unissent le cœur « médical » de cette histoire avec la version plus tardive que l'on trouve dans les *Ethiopiques* du romancier Héliodore.[8] Galien et Héliodore sont les deux seuls auteurs chez qui la victime de la maladie d'amour est une femme.

5 Quelques années après Valère Maxime,[9] Plutarque raconte la même histoire, mais de façon beaucoup plus pathétique et romanesque. Dans la version de Plutarque,[10] Antiochos commence par essayer de résister à sa passion :

> Plutarque, Vie de Démétrios, 38, 2 : πολλὰποιεῖν τῷπάθει διαμαχόμενον, τέλος δ' ἑαυτοῦκαταγνόντα δεινῶν μὲν ἐπιθυμεῖν, ἀνήκεστα δὲνοσεῖν, κεκρατῆσθαι δὲτῷλογισμῷ, τρόπον ἀπαλλαγῆς τοῦβίου ζητεῖν καὶπαραλύειν ἀτρέμα καὶθεραπείας ἀμελείᾳκαὶτροφῆς ἀποχῇτὸσῶμα, νοσεῖν τινα νόσον σκηπτόμενον.
> « il se démenait beaucoup pour lutter contre cette affection ; pour finir, se condamnant lui-même pour ce désir effrayant, pour cette maladie incurable, et pour cette défaite en matière de raison, il chercha un moyen de quitter la vie, et affaiblit tout doucement son corps en le privant de soin et de nourriture, feignant ainsi quelque affection physique. »[11]

6 Le médecin, Erasistrate, découvre pourtant la maladie du jeune homme. Comprenant sans doute que la situation est délicate, il prétend d'abord prudemment devant le père désespéré et désireux de sauver son fils que c'est de sa femme à lui, Erasistrate, que le jeune homme serait tombé amoureux. Séleucos lui demande alors de sacrifier sa femme pour sauver son fils, et souligne que lui, Séleucos, dans un cas semblable, n'hésiterait pas à sacrifier épouse et royaume ; sur quoi le médecin lui révèle la vérité, et souligne que le roi peut lui aussi devenir médecin :

> Plutarque, *Vie de Démétrios*, 38, 10 : καὶγὰρ πατὴρ καὶἀνὴρ ὢν καὶβασιλεὺς α ὐτὸς ἅμα καὶἰατρὸς εἴη τῆς οἰκίας ἄριστος.
> « Et de fait, puisqu'il était le père, l'homme de la maison, et le roi, il pouvait aussi devenir le meilleur médecin de sa maison. »

7 Séleucos ne peut alors pas faire autrement que de céder Stratonice (et une partie de son royaume) à Antiochos.

8 Après m'être arrêté quelque peu sur la version de Plutarque, et après avoir dressé un état des lieux des versions intermédiaires, j'en viendrai à la façon dont cette histoire a été imitée, si l'on peut dire, par Galien, l'illustre médecin du second siècle de notre ère, puis j'évoquerai quelques-unes des questions de genre que suscite le récit de Galien.

9 Pour découvrir le secret de la maladie d'Antiochos, Erasistrate doit d'abord l'observer à loisir – non pas pour savoir de quoi il est malade, mais bien pour savoir de qui il est amoureux :

> Plutarque, *Vie de Démétrios,* 38,3. Ἐρασίστρατον δὲτὸν ἰατρὸν αἰσθέσθαι μὲν ο ὐχαλεπῶς ἐρῶντος αὐτοῦ, τὸδ' οὗτινος ἐρᾷδυστόπαστον ὂν ἐξανευρεῖν βουλόμενον ἀεὶμὲν ἐν τῷδωματίῳδιημερεύειν.
> « Erasistrate, son médecin, s'aperçut aisément qu'il était amoureux, mais, comme il était difficile de deviner de qui, il passait tout son temps dans la chambre du malade afin de découvrir son secret. »

10 Observons les symptômes qui permettent le diagnostic final d'Erasistrate, tels qu'ils sont présentés par Plutarque :

> Plutarque, *Vie de Démétrios*, 38, 4 : τῆς δὲΣτρατονίκης καὶκαθ' ἑαυτὴν καὶμετὰ τοῦΣελεύκου φοιτώσης πολλάκις ἐγίνετο τὰτῆς Σαπφοῦς (fr. 31 Voigt) ἐκεῖ να περὶαὐτὸν πάντα, φωνῆς ἐπίσχεσις, ἐρύθημα πυρῶδες, ὄψεων ὑπολείψεις, ἱδρῶτες ὀξεῖς, ἀταξία καὶθόρυβος ἐν τοῖς σφυγμοῖς, τέλος δὲτῆς ψυχῆς κατὰ κράτος ἡττημένης ἀπορία καὶθάμβος καὶὠχρίασις.
> « Lorsque Stratonice, fréquemment, lui rendait visite, soit seule, soit avec Séleucos, il voyait sur le jeune homme tous les symptômes décrits par Sapho : perte de la voix, rougeurs enflammées, obscurcissment de la vue, sueurs soudaines, désordre et trouble du pouls, et à la fin, quand l'âme est entièrement abattue, détresse, stupeur et pâleur. »

11 Il pourrait sembler, à première lecture, qu'il s'agit d'une collection de symptômes destinée à fonder un diagnostic que l'on pourrait appeler holiste, qui prendrait en compte un grand nombre d'organes ou de fonctions corporelles : mais en fait ce diagnostic, ou plutôt cette découverte (le diagnostic, lui, a déjà été posé auparavant) prend surtout en compte, comme Plutarque l'admet ingénument, un modèle littéraire illustre, celui d'une experte en choses amoureuses, Sapho de Mytilène (fin 7e, début 6e siècle). Le poème auquel pense Plutarque sans le citer est très célèbre, mais son interprétation est difficile à cause notamment de l'état de conservation du document (la fin du poème est perdue).[12] Citons-le pour mémoire :

> φαίνεταί μοι κῆνος ἴσος θέοισιν
> ἔμμεν' ὤνηρ, ὄττις ἐνάντιός τοι
> ἰσδάνει καὶπλάσιον ἆδυ φωνεί-
> σας ὑπακούει
> καὶγελαίσας ἰμέροεν, τό μ' ἦμὰν
> καρδίαν ἐν στήθεσιν ἐπτόαισεν,
> ὡς γὰρ ἔς σ' ἴδω βρόχε' ὤς με φώνη-
> σ' οὐδε͡ν ἔτ' εἴκει,
> ἀλλα͡ † καμ † μὲν γλῶσσα †ἔαγε † λέπτον
> δ' αὔτικα χρῶι πῦρ ὑπαδεδρόμακεν,
> ὀππάτεσσι δ' οὐδ' ἒν ὄρημμ', ἐπιβρόμ-
> μεισι δ' ἄκουαι,
> †έκαδε† μ' ἴδρως κακχέεται, τρόμος δὲ
> παῖσαν ἄγρει, χλωροτέρα δὲποίας
> ἔμμι, τεθνάκην δ' ὀλίγω 'πιδεύης
> φαίνομ' ἔμ' αὔταιἀλλὰπὰν τόλματον ἐπεὶ†καὶπένητα†
> « Il me semble pareil aux dieux, l'homme qui est assis en face de toi, et qui t'entend lui parler doucement, de tout près,

et, charmante, rire – ce rire qui a bouleversé mon cœur, dans ma poitrine ;
quand je te regarde même un instant, je ne peux plus parler,
ma langue est comme brisée ; un feu subtil court aussitôt sous ma peau, mes yeux ne voient plus, mes oreilles bourdonnent,
je suis couverte de sueur, un tremblement me saisit toute ; je suis plus pâle que l'herbe, et il me semble à moi-même que je suis presque morte.
Tout est supportable, pourtant, si même à un pauvre… »

12 Contentons-nous de noter que ce poème souvent cité est censé, dès l'Antiquité, présenter un catalogue des symptômes physiques de la passion amoureuse. Et l'on comprend que c'est surtout la possibilité de produire un récit que nous appellerions romanesque, en s'appuyant sur une expérience de la passion amoureuse conçue comme connue de tous à travers un exemple littéraire éminent (ou à cause de lui), qui a conduit Plutarque dans la rédaction de la *Vie de Démétrios*.

13 Malgré l'intérêt de Plutarque pour les personnages féminins en général (que l'on pense à Cléopâtre dans la *Vie d'Antoine* ou aux personnages des *Conduites méritoires des femmes*), malgré l'importance qu'a chez lui l'amour conjugal, il est probable que les *Vies* sont destinées essentiellement (voire exclusivement) à un lectorat masculin. Notons en tout cas que ce n'est pas Stratonice qui est au centre de l'anecdote telle qu'il la raconte ; et même si Erasistrate joue un rôle capital, par la ruse qu'il met en œuvre plutôt que par l'intelligence de son diagnostic, c'est bien la relation entre Séleucos et Antiochos qui reste au centre du récit.

14 Il est d'autant plus surprenant de noter qu'Antiochos apparaît comme assez peu actif dans le déroulement du récit : certes, il essaie de dominer sa passion, mais finalement il n'y parvient pas et décide de se laisser mourir, feignant la maladie, parce qu'il a été « vaincu » (κεκρατῆσθαι). On peut penser qu'il y a là une marque de ce que l'on pourrait appeler sa minorité : comme Hippolyte, c'est un personnage jeune qui est encore sous la coupe de son père, et qui n'a pas encore accédé pleinement au statut d'adulte. Cependant, je me demande si ce n'est pas aussi parce qu'il conçoit Antiochos comme un jeune homme qui, en définitive, se *laisse aller* que Plutarque est conduit à lui donner comme modèle nosographique, si l'on peut dire, la poésie d'une femme qui décrit les effets de l'amour sur une femme (le « je lyrique » de ce poème est en effet une femme).

15 Notons en passant que cet Antiochos dont la seule contribution aux événements est de tomber amoureux rappelle certaines figures de proue de la littérature hellénistique : on se souviendra qu'on a, naguère, vu en Jason, le héros des *Argonautiques* d'Apollonios, un héros passif,[13] capable tout au plus d'éveiller l'amour de Médée, mais nullement coutumier des exploits dont les héros épiques des temps anciens (Achille, Ulysse, Héraclès) auraient pu lui donner l'exemple. Nous avons signalé que son âge était sans doute en partie la cause de ce peu d'aptitude à l'autonomie décisionnelle, mais peut-être une évolution des goûts en matière de récits et singulièrement en matière d'histoires d'amour doit-elle aussi être prise en compte.

16 Peu après Plutarque, l'historien de Rome Appien nous donne une version sensiblement similaire de cette histoire.[14] Il n'est pas impossible qu'il ait eu le texte de Plutarque sous les yeux, mais on peut bien sûr penser que l'un et l'autre ont brodé parallèlement sur une source commune. Appien est surtout intéressé par les contraintes disons politiques qui pèsent sur l'intrigue : comment le père s'y prendra-t-il pour céder (tout ou partie de) son autorité royale à son fils, comment convaincre son armée du bien-fondé de cette passation de pouvoir etc.

17 Avant d'en venir au récit de Galien, il faut signaler que circule parallèlement à cette histoire d'Antiochos et Stratonice ce que l'on pourrait appeler une histoire concurrente : la *Vie d'Hippocrate* par Soranos, un médecin sensiblement contemporain de Plutarque, nous raconte qu'Hippocrate lui-même diagnostiqua l'amour de Perdiccas de Macédoine pour Phila, concubine de son père défunt Alexandre. Le rapprochement entre les deux histoires a déjà été fait par Stéphane d'Athènes dans ses cours sur le *Pronostic* hippocratique.[15] Il est très probable (comme un interprète récent, Pinault, le dit aussi) que la version de la *Vie d'Hippocrate* est un ajout tardif à la légende du grand médecin. Elle témoigne, en ce cas, de la vogue, à l'époque hellénistique, de cette histoire d'un diagnostic d'amour.[16]

18 On comprend donc que dès avant le ou les récit(s) de Galien, l'anecdote dont nous parlons est à la fois bien connue, et en même temps elle a déjà fait l'objet de divers remaniements, comme c'est le lot des belles histoires. Mais un élément central de cet arbre d'histoires reste le diagnostic de l'amour d'Antiochos par le médecin de la cour, même si certains critiques (je pense notamment à Josef Mesk) considèrent que seul l'amour pour la belle-mère constitue le noyau primitif, tout le reste et en particulier l'élément médical ayant été ajouté après coup.[17] L'un et l'autre élément sont en tout cas présents chez un contemporain de Galien, Lucien de Samosate, qui raconte lui aussi cette histoire dans son traité consacré à *La déesse syrienne.*[18]

19 Galien s'intéresse à l'histoire de la médecine et connaît lui aussi, bien sûr, l'histoire du diagnostic de l'amour par Erasistrate. Mais il fallait qu'un diagnostic si illustre soit aussi le fait d'un médecin extraordinairement talentueux, tel que l'est Galien (du moins de son propre avis) - voilà pourquoi, sans doute, il nous rapporte à deux reprises l'histoire d'un diagnostic qu'il aurait fait lui-même, à son tour, d'une maladie d'amour.

20 Dans le premier traité, *Sur le pronostic*, Galien veut nous expliquer qu'il n'y a pas de pouls amoureux à proprement parler, comme les commentateurs l'ont parfois écrit, mais seulement un pouls qui marque une émotion forte ; pour l'expliquer, il raconte qu'il a été appelé auprès d'une femme dont le nom n'est pas cité, mais qu'il a auparavant annoncée comme « la femme de Justus » (126 K = p. 94, 22 Nutton), et dont le diagnostic lui a valu (nous dit-il à l'avance) une renommée extraordinaire :

> Galien, *De praecognitione (Ad Epigenem)*, 6 (XIV 630 *sqq*. K = pp. 100 *sqq*. Nutton) [6.2] : παρεκλήθην μεν εἰς τὴν ἐπίσκεψιν τῆς γυναικὸς, ὡς ἀγρυπνούσης ἐν ταῖς νυξὶκαὶμεταβαλλούσης ἑαυτὴν ἄλλοτε εἰς ἄλλο σχῆμα κατακλίσεως, εὑρων δ' ἀπύρετον ἐπυθόμην ὑπὲρ ἑκάστου τῶν κατὰμέρος αὐτῇ γεγονότων, ἐξ ὧν ἴσμεν ἀγρυπνίας συμβαινούσας. [6.3] ἡδὲμόγις ἠοὐδ' ὅλως ἀπεκρίνετο, ὡς μάτην ἐρωτωμένην ἐνδεικνυμένη καὶτὸτελευταῖον ἀ ποστραφεῖσα, τοῖς μὲν ἐπιβεβλημένοις ἱματίοις ὅλῳτῷσώματι σκεπάσασα πᾶ σαν ἑαυτὴν, ἄλλῳδέ τινι μικρῷταραντινιδίῳτὴν κεφαλὴν ἔκειτο καθάπερ οἱ χρῄζοντες ὕπνου. [6.4] χωρισθεὶς οὖν ἐγὼδυοῖν θάτερον αὐτὴν ἐνόησα πάσχειν, ἠμελαγχολικῶς δυσθυμεῖν, ἤτι λυπουμένην οὐκ ἐθέλειν ὁμολογεῖν. [...], ... οἶμαι καὶἘρασιστράτῳγενέσθαι. [6.7] προεγνωσμένου γάρ μοι τοῦμηδὲ ν εἶναι κατὰτὸσῶμα πάθος, ἀλλ' ἀπὸψυχικῆς τινος ἀηδίας ἐνοχλεῖσθαι τὴν γυναῖκα, συνέβη κατὰτὸν αὐτὸν καιρὸν ὃν ἐπεσκόπουν αὐτὴν βεβαιωθῆναι τοῦτο, παραγενομένου τινὸς ἐκ τοῦθεάτρου καὶφάντος ὀρχούμενον ἐ ορακέναι Πυλάδην· [6.8] ἠλλάγη γὰρ αὐτῆς καὶτὸβλέμμα καὶτὸχρῶμα τοῦ προσώπου, κᾀγὼθεασάμενος τοῦτο, τῷκαρπῷτῆς γυναικὸς ἐπιβαλὼν τὴν χε ῖρα, τὸν σφυγμὸν εὗρον ἀνώμαλον ἐξαίφνης πολυειδῶς γενόμενον, ὅστις δηλοῖτὴν ψυχὴν τεθορυβῆσθαι· [...] εὗρον οὕτως ἐρῶσαν τοῦΠυλάδου τὴν

> γυναῖκα καὶτοῦτο παραφυλαχθὲν ἀκριβῶς ἐν ταῖς ἐφεξῆς ἡμέραις εὑρέθη βεβαίως.
> « Je fus appelé en consultation auprès de cette femme, parce qu'elle dormait mal la nuit et prenait pour se coucher, tour à tour, des positions chaque fois différentes. Je constatai qu'elle n'avait pas de fièvre et je m'enquis dans le détail de ce qui lui était arrivé, s'il y avait quelqu'une des choses à la suite desquelles nous savons qu'il y a insomnie. Elle répondait à peine ou pas du tout, comme pour montrer qu'il était vain de l'interroger, et à la fin elle se d étourna, et se couvrit entièrement des vêtements qu'elle avait sur elle, en cachant sa tête sous un petit voile en tissu de Tarente, et elle resta étendue comme ceux qui ont besoin de dormir. Je la quittai et me fit la réflexion qu'elle souffrait d'un des deux maux suivants : ou bien elle souffrait d'un dé sordre lié à l'humeur noire [*mélancolie*], ou bien elle avait quelque chagrin qu'elle ne voulait pas avouer. [*Galien essaie de faire d'autres visites à la patiente, qui lui fait dire qu'elle ne veut pas être dérangée ; il parle avec les servantes, et apprend qu'elle s'est baignée et a mangé normalement ; il comprend qu'elle est affligée par un chagrin, dont il apprend la nature par hasard*] comme cela arriva, je pense, à Erasistrate. Car, comme j'avais déjà découvert auparavant qu'elle n'avait pas d'affection physique, mais qu'elle était affligée d'une affection de l'âme, je pus le confirmer lors d'un examen que je lui fis ; car quelqu'un, venu du théâtre, dit qu'il avait vu danser Pylade ; son regard changea, de même que le teint de son visage ; je mis alors ma main sur son poignet et je trouvai que son pouls était irrégulier et changeant, ce qui est le signe d'un trouble de l'âme. [*Galien fait alors vérifier son intuition en demandant à l'un de ses amis d'entrer chez la patiente et de mentionner d'autres danseurs ; le pouls de la patiente reste paisible ; puis il fait mentionner Pylade à nouveau : nouveau trouble.*] C'est ainsi que je découvris qu'elle était amoureuse, et une observation attentive pendant les jours suivants confirma la découverte. »

21 Le récit est détaillé et éloquent, mais on notera que Galien ne nous raconte pas – j'y reviendrai – l'éventuelle guérison de la patiente.

22 Quelques années après la rédaction de ce texte, Galien compose un *Commentaire au traité hippocratique du Pronostic*. Il y mentionne le diagnostic d'Antiochos par Erasistrate, et signale que lui aussi a diagnostiqué, de la même façon – mais ici, une certaine incertitude règne sur le sens du passage de Galien auquel je fais allusion.[19] Plusieurs interprètes[20] ont parlé d'une erreur de mémoire : Galien parlerait du diagnostic d'un *jeune homme*, par une sorte de faux souvenir – qui devrait, s'il était avéré, faire les beaux jours des études de genre. Commençons par noter que cette erreur serait surprenante, compte tenu de la célébrité du diagnostic dont nous avons parlé dans la société romaine de ces années, d'après ce que nous en dit Galien lui-même. Surtout, mon sentiment est que le passage de Galien en question peut être compris comme donnant une sorte de résumé non pas de son propre diagnostic (qui est simplement signalé en passant), mais de l'affaire d'Antiochos et de Stratonice, en termes assez généraux.

23 On pourrait évidemment, à la rigueur, penser que Galien a purement et simplement inventé toute cette histoire de la femme de Justus ; ou encore qu'il a enrichi, grâce à ses souvenirs de lecture, un épisode réel : la femme de Justus aura été amoureuse du danseur Pylade (on notera que Pylade est le nom de plusieurs danseurs célèbres du 2nd siècle de notre ère ; cf. le commentaire de Nutton, p. 198), et Galien aurait pu prendre son pouls etc. Mais la question de la réalité des faits nous semble avoir moins d'importance ici que celle de leur construction dans le récit.

24 Ce qui est important, c'est de voir que Galien conçoit aussitôt son affaire, lorsqu'il est appelé (ou lorsqu'il rêve d'être appelé) au chevet de la femme de Justus, sur le modèle d'un épisode dont ses lectures lui ont fourni le modèle. On peut avoir l'illusion, en constatant cela, que pour Galien c'est la même chose d'être appelé au chevet d'une femme (comme cela lui arrive) ou d'un homme (comme c'était arrivé à Erasistrate dans le récit bien connu de la guérison d'Antiochos) en mal d'amour. Notons en passant que malgré le *pronostic* qui fait le sujet du traité de Galien, c'est bien plutôt de diagnostic qu'il s'agit dans l'histoire d'Antiochos et plus encore dans celle de la femme de Justus : il s'agit de trouver l'origine du mal et non de prévoir son déroulement.

25 Mais est-ce *vraiment* la même chose d'être appelé au chevet d'un homme amoureux ou d'une femme amoureuse ? La question mérite d'être posée, et beaucoup d'éléments sont à prendre en compte. Les médecins de l'Antiquité, de fait, sont souvent appelés au chevet de patientes. On pourrait citer par exemple nombre de textes des *Epidémies* hippocratiques.[21] Les femmes font l'objet d'une connaissance médicale particulière, dont témoignent les textes de la gynécologie hippocratique (*Nature de la femme*, par exemple) puis à l'époque hellénistique d'autres traités spécialisés (le seul que nous ayons conservé un tant soit peu complet est le traité de Soranos, *Maladies des femmes*) ; mais elles sont soignées comme tout un chacun. Galien lui-même soigne des femmes : la femme de Justus, donc, mais aussi, dans le même traité, la femme de Boèce.[22]

26 Pourtant le parallèle entre les élaborations littéraires de Plutarque et de Galien nous montre bien que la symétrie entre les genres (*genders*) n'est pas de mise, qu'elle est toujours illusoire.[23] Nous allons déployer cette fausse symétrie sous quatre aspects complémentaires : le silence du patient (ou de la patiente), sa guérison ou sa non-guérison, les symptômes évoqués, et la parole du médecin.

27 Pour diverses raisons qui tiennent à leur condition dans l'Antiquité, les femmes devaient bien souvent se résoudre à parler moins que les hommes. Mais le silence des unes et des autres (je veux dire : le silence des hommes et celui des femmes) a-t-il le même sens ? Antiochos est présenté par les différents récits comme un modèle de vertu, de continence, voire de réserve, même si chez Plutarque il apparaît quelque peu en retrait par rapport à son père, falot ou inconsistant, peut-être, moins susceptible d'énergie héroï que que d'effacement. Son silence est la marque de son contrôle de soi, même si en d éfinitive il est montré plutôt comme un contrôle voué à l'échec. Au contraire, on a le sentiment, dans l'anecdote galénique de la femme de Justus, et dans celle de la femme de Boèce, que le silence des femmes est de l'ordre de la perfidie ou au moins d'un refus qui est de l'ordre de la ruse, du mensonge que le médecin (particulièrement habile) doit déjouer. De même que les femmes que l'on tue sur la scène de la tragédie ont des façons de mourir spécifiques,[24] de même, en tant que patientes, les femmes semblent avoir des habitudes de silence spécifiques. Le médecin doit composer avec ces habitudes comme on doit composer avec les habitudes d'une peuplade étrangère, dont la langue est mal connue (rappelons l'importance de la technique de l'interrogatoire médical dans l'enseignement de la médecine : Rufus d'Ephèse a composé un joli petit traité à ce sujet).[25] Aussi Galien a-t-il peut-être d'abord voulu signaler, à travers les cas choisis dans son traité du *Pronostic*, que son art était capable de contraindre à l'aveu (au-delà du seul interrogatoire) les natures les plus retorses – les plus lointaines, par exemple celles des femmes (pourtant si proches, pourrait-on croire).

28 En ce sens, par ce qu'il représente, pourrait-on dire, de publicité pour un médecin qui est quasiment un mage, le diagnostic de l'amour de la femme de Justus peut être rapproché

d'autres performances qui concernent des femmes : pensons à Démocrite[26] devinant, lorsqu'il croise une femme pour la deuxième fois de la journée, qu'elle n'est plus vierge cette fois-là.[27] Galien, donc, a les moyens de faire parler une patiente que sa condition de femme tenait au silence. Mais son exploit est-il aussi remarquable qu'il veut nous le faire croire ? Après tout, comprendre que le ou la patiente est amoureux (-se) ne demande guère d'astuce.[28] La difficulté, c'est de découvrir l'objet de cet amour. Galien tient à souligner que c'est bien ce double aveu (involontaire) que sa connaissance du pouls lui permet d'extorquer à la patiente.

29 Mais réussit-il à la guérir ? En tout état de cause, le changement de genre de l'un des protagonistes (nous avons vu que la victime du mal d'amour était un homme chez Plutarque : Antiochos, mais qu'elle devient une femme chez Galien : la femme de Justus) qui était promis à un bel avenir (puisqu'il est repris par le romancier Héliodore, nous l'avons dit), n'était certainement pas une opération simplement esthétique. Antiochos, lui, est plus ou moins guéri par Erasistrate, c'est-à-dire que dans le triangle problématique constitué par le malade, son entourage et le médecin, ce dernier réussit à introduire un changement suffisant (une véritable crise) qui permet que le mal passe en tant que tel, même si le patient (à ce qu'il semble) reste amoureux. Cure paradoxale, mais guérison dans le cadre du mariage. On peut bien sûr penser que c'est le père qui a joué le rôle décisif (c'était peut-être l'avis de Valère Maxime ; cf. aussi le motif du père médecin dans le texte de Plutarque), mais la tradition donne quand même un rôle capital au médecin et à son succès thérapeutique. C'est lui qui parvient à mettre en scène, pourrait-on dire, la résorption du mal dans le cadre de la famille.[29]

30 Au contraire, nous ne saurons rien de ce qui arrivera à la femme de Justus. Et pour cause : diagnostiquer le mal n'était pas si difficile, mais le soigner ? Fallait-il dire à Justus de renoncer à son épouse pour qu'elle aille batifoler avec Pylade ? Ou bien devait-il faire le mime, comme son rival, pour qu'elle ait le change ? L'épouse du citoyen romain ne saurait être regardée avec désir par un danseur, fût-il illustre. On peut même se demander comment le médecin a pu faire connaître ce pronostic qui le rend célèbre[30] : a-t-il révélé la chose au mari ? à la femme – mais elle le savait déjà ! Galien laisse ici planer un silence prudent, mais à vrai dire on peut penser que sa célébrité n'était pas seulement, à cet égard, de bon aloi, et on peut se demander quelle crise il a introduit dans l'entourage de la patiente. À qui le pot aux roses a-t-il été révélé tout d'abord ? Comment les différents intervenants ont-ils ou ont-elles répondu ? Galien a-t-il ensuite fait connaître son « succès » à d'autres médecins, ou bien a-t-il attendu qu'une indiscrétion de domestique répande la rumeur ? Comment le mari, la femme, leur entourage (voire Pylade lui-même) ont-ils ensuite réagi ? Nous n'en saurons rien, mais encore une fois, il est probable que Galien n'a pas été applaudi partout pour avoir su rendre visible ce mal caché.

31 Puisque nous réfléchissons à la question du mal, il nous faut sans doute revenir brièvement sur le comportement du patient face à celui-ci. Antiochos est amoureux de la femme de son père, et c'est bien sûr l'identité de l'objet de ses vœux, non l'amour lui-même, qui implique qu'il y ait mal ou maladie. La notion d'une maladie (d'amour) combattue par le patient qui lui résiste, stoïquement est-on tenté de dire, est sans doute bien connue de la littérature à laquelle Plutarque et ses contemporains pouvaient avoir accès. J'en trouve quelques exemples chez Parthénios de Nicée, auteur à la fin du 1er siècle avant notre ère d'un aide-mémoire d'histoires d'amour de la mythologie.

32 Leucippos est amoureux de sa propre sœur (maladie) :

> Parthenios, *Passions d'amour*, 5, 2 : τεῖως μὲν ἐκαρτέρει, οἰόμενος ῥᾳστα ἀπαλλαξασθαι τῆς νόσου.
> « Au début, il résista avec vigueur, pensant qu'il se débarrasserait facilement de cette maladie. »

Puis, voyant qu'il n'y arrive pas, il demande de l'aide à sa mère, menaçant de s'égorger lui-même en cas de refus (voici un projet de mâle mort !).
Clymenos est amoureux de sa fille (maladie encore) :

> Parthenios, *Passions d'amour*, 13, 1 : Χρόνον μέν τινα ἐκαρτέρει καὶ περιῆν τοῦπαθήματος· ὡς δὲ πολὺ μᾶλλον αὐτὸν ὑπέρρει τὸ νόσημα... :
> « Pendant un certain temps, il résista avec vigueur et surmonta cette passion ; mais quand la maladie se répandit en lui plus fortement, ... »

33 - il décide alors de passer à l'action, et parvient à s'unir à l'objet de ses vœux. Nous retrouvons ici à deux reprises le motif exact que nous avons rencontré dans Plutarque : résister avec constance à un amour qui est maladie parce qu'il est interdit ; néanmoins on aura noté que Leucippos et Clymenos se comportent plus énergiquement que ne faisait Antiochos.

34 Le cas de la femme de Justus est tout différent. D'une part, l'interdiction qui pèse sur son amour pour Pylade n'est pas exactement de même nature : elle tient à son statut de femme mariée et non à ses liens familiaux avec l'objet de son amour, et d'autre part, nous ne la voyons pas essayer de résister à la maladie, comme font les hommes victimes de l'amour. Cachée sous les draps, elle se dissimule honteusement. Elle nous fait songer à un (e) autre personnage de Parthenios, Arganthoné, qui tombe amoureuse de Rhésos alors même qu'elle est promise à une vie de vierge chasseresse :

> Parthenios, *Passions d'amour*, 36, 3 : τοὶ μὲν πρῶτον ἡσυχάζει αἰδοῖ κατεχομένη· ἐπειδὴ δὲ σφοδρότερον ἐγίνετο τὸ πάθος...
> « Dans un premier temps, elle se tenait tranquille, sous l'emprise de la pudeur ; mais quand l'affection se fit plus violente... »

35 - elle s'enhardit jusqu'à aller lui parler. Arganthoné est *dominée* par la pudeur, alors que Clymenos, Leucippos et Antiochos sont *sujets* de leur maîtrise de la passion. On voit donc qu'au-delà de la cure entreprise ou non par le médecin, c'est déjà chez le patient/la patiente lui-même/elle-même que la maladie a quelque chance d'impliquer des réponses psychologiques bien différentes, que les auteurs décrivent selon une grammaire genrée. Il s'agit non pas tant de dire que les uns résistent et les autres pas, mais plutôt de souligner que la résistance des personnages hommes implique une forme de *force* exercée par le sujet, tandis que celle des personnages femmes est de l'ordre du repos, donc de l'abandon, de l'être-dominé(e), comme si à l'invasion de la maladie ces corps (ces rôles) opposaient une *texture* différente.

36 Nous avons commencé dans les paragraphes précédents à parler des symptômes de l'amour. Entrons maintenant dans le détail de la nosographie de cette affection et parlons des symptômes physiques, qui peuvent être de deux ordres. Il y a d'une part les symptômes disons généraux que le patient présente d'ordinaire, et d'autre part ceux qu'il présente lorsqu'il aperçoit (ou entend mentionner) le doux objet de ses soucis, en présence du médecin qui note tel ou tel signe. Pour ce qui est des symptômes généraux, Valère Maxime, Plutarque, Appien nous ont montré, avant la visite du médecin, le patient

dans un état de consomption assez vague. Chez Galien, la patiente souffre d'un mal bien spécifique : elle est insomniaque et change de position sur sa couche, pendant la nuit.

37 Il me semble que ce mal (et *cette forme* du mal) ne peut guère manquer de faire paraître à la mémoire du lecteur de Galien une image célébrissime,[31] celle d'Achille après la mort de Patrocle :

> *Iliade*, XXIV, 4-11 :
> κλαῖε φίλου ἑτάρου μεμνημένος, οὐδέ μιν ὕπνος
> ᾕρει πανδαμάτωρ, ἀλλ' ἐστρέφετ' ἔνθα καὶἔνθα
> Πατρόκλου ποθέων ἀνδροτῆτά τε καὶμένος ἠΰ,
> ἠδ' ὁπόσα τολύπευσε σὺν αὐτῷκαὶπάθεν ἄλγεα
> ἀνδρῶν τε πτολέμους ἀλεγεινά τε κύματα πείρων·
> τῶν μιμνησκόμενος θαλερὸν κατὰδάκρυον εἶβεν,
> ἄλλοτ' ἐπὶπλευρὰς κατακείμενος, ἄλλοτε δ' αὖτε
> ὕπτιος, ἄλλοτε δὲπρηνής·
> « Achille pleurait en se souvenant de son cher ami, et le sommeil, qui dompte tout un chacun, ne s'emparait pas de lui, mais il se tournait d'un côté, de l'autre, en regrettant la virilité de Patrocle et sa bonne vigueur, ce qu'ils avaient machiné ensemble, leurs souffrances communes, à travers les guerres des hommes et les souffrances des flots. Il s'en souvenait, et versait de tendres larmes, parfois couché sur le flanc, parfois renversé, d'autres fois sur le ventre. »

38 L'insomnie est certes un symptôme classique de l'amour.[32] Et bien sûr ces vers, qui décrivent la peine d'Achille, ont été compris par les lecteurs de l'Antiquité, qui n'étaient pas plus naïfs que nous, comme l'un des témoignages de l'amour passionnel et charnel qui liait Achille et Patrocle.[33] Mais l'insomnie *agitée*, cette quasi-chorégraphie du corps du héros sur le lit, me paraît plus spécifique ; elle revient comme un symptôme de l'amour chez Ovide, par exemple, et chez Crinagoras (deux poètes de l'époque augustéenne). Voici les textes :

> Ovide, *Amores*, I, 2, vv. 1 *sqq*.
> Esse quid hoc dicam, quod tam mihi dura uidentur
> strata, neque in lecto pallia nostra sedent,
> et uacuus somno noctem, quam longa, peregi,
> lassaque uersati corporis ossa dolent ?
> « Comment pourrais-je expliquer que ma couche me paraisse si dure, et que mes couvertures ne restent pas sur mon lit, et que je passe la nuit – si longue ! – sans sommeil, et que mes os, fatigués de ce que mon corps se retourne, me fassent mal ? »
> Crinagoras, in *Anthologie palatine*, 5, 119 :
> Κῆν ῥίψῃς ἐπὶλαιὰκαὶῆν ἐπὶδεξιὰῥίψῃς,
> Κριναγόρη, κενεοῦσαυτὸν ὕπερθε λέχους,
> εἰμή σοι χαρίεσσα παρακλίνοιτο Γέμελλα,
> γνώσῃκοιμηθεὶς οὐχ ὕπνον, ἀλλὰκόπον.
> « Tu auras beau te jeter sur le côté gauche, Crinagoras, et te jeter sur le côté droit, sur une couche vide ; si la charmante Gemella n'est pas couchée à côté de toi, ce n'est pas le sommeil, ce sont les courbatures que tu connaîtras cette nuit. »

39 Je suis frappé que dans les trois cas que nous évoquons (la poésie homérique, Ovide, Crinagoras[34]), l'insomnie *agitée* semble être le symptôme d'un *homme* amoureux.

40 Nous avons donc ici aussi un *retournement* : la femme de Justus, qui devrait souffrir comme la Sapho qui est le modèle d'Antiochos (un héros un peu mou), se tourne sur son lit comme Achille ou tel poète hellénistique. Il ne s'agit évidemment pas de dire que Galien a vu ici l'occasion de présenter un modèle trans-genre ; mais on peut se demander si l'insomnie agitée de ce cas ne s'est pas présentée d'autant plus facilement à l'esprit et à la plume de notre médecin qu'il la rattachait à un cas similaire de l'*autre genre* (un cas littéraire, s'entend) ; ceci devant nous permettre de garder à l'esprit que les contraintes du genre (*gender*) gauchissent sans doute le récit et les perceptions de Galien,[35] comme elles gauchissent les perceptions de tout un chacun (et les nôtres) ; la littérature, comme ses lecteurs, est travaillée par le genre. Mais ce retournement n'est pas complet : à chaque déguisement, on garde cependant quelque chose du déguisement que l'on était auparavant. À tout le moins, je considère que la femme de Justus a une façon (qui n'appartient qu'à elle) de porter les traces de son modèle (Antiochos) : c'est en quelque sorte à travers lui qu'elle (en tant que personnage de Galien) a appris à manifester son amour par son regard et la couleur de sa peau, c'est un peu comme un homme (mais pas tout à fait : nous avons insisté sur ce point) qu'elle résiste à la passion (en passant des nuits agitées) et aux entreprises d'interrogation de Galien (elle se tait, comme Antiochos, mais *en se cachant* dans son foulard de Tarente).

41 Je passerai plus rapidement sur la question de l'asymétrie de la parole du médecin. Erasistrate ou Galien nous ont laissé des œuvres plus ou moins importantes (en termes de volume). Les médecins femmes de l'Antiquité, sur lesquelles nous sommes très mal renseignés, essentiellement par des témoignages épigraphiques, ne nous ont à peu près rien laissé. Leur voix, comme celle des femmes de l'Antiquité en général, est donc inaudible. L'exception apparente que constitue une certaine Aspasie, qui aurait composé des ouvrages médicaux au second ou au troisième siècle, ne nous aide guère dans la mesure où son nom est sans doute un pseudonyme et où nous ne savons rien de sa vie (*his* ou *her life*).[36] Et aucune femme médecin, pour autant que l'on sache, n'a jamais, au cours de l'Antiquité, occupé de poste aussi prestigieux que celui de médecin d'un diadoque (comme Erasistrate, médecin de Séleucos) ou d'un empereur romain (comme Galien, qui devint médecin de Marc-Aurèle quelques années après l'épisode qui nous concerne ici).

42 Cet essaim d'histoires pose, au-delà du problème du genre des personnages diagnostiqués, le problème des récits de patients comme phénomène littéraire, ou de l'importance de la littérature dans l'art médical. On peut noter que l'on passe sinon fréquemment, du moins facilement, d'un genre (*gender*) à l'autre : Antiochos devient (si je puis dire) la femme de Justus, tandis qu'il se transforme aussi (quelques années auparavant) en Perdiccas soigné par Hippocrate ; Chariclée (la belle héroïne d'Héliodore) prend la succession de la femme de Justus, mais, chez Aristénète, elle se transforme et devient le beau Chariclès. Le genre ne serait donc, à ce qu'il paraît, qu'un oripeau[37] dont les poètes (ou les écrivains) affublent sans coup férir les personnages des histoires, une fois un homme, une fois une femme... Est-ce à dire au contraire que la littérature est un espace de liberté où les contraintes de genre (*gender*) pèsent moins sur les personnages que dans « ce qu'il faut bien appeler la vie réelle » ?[38] En réalité, les difficultés qui se présentent à Galien, lorsqu'il introduit une patiente souffrant, comme Antiochos auparavant, de la maladie d'amour (il a du mal à parvenir jusqu'à elle, puis du mal à obtenir d'elle des réponses), montrent bien que ce changement de vêture n'est pas une opération indolore. Mais nous ne devons pas penser pour autant que les différences que nous avons observées entre la situation d'Antiochos et celle de la femme de Justus sont des différences de nature : elles se construisent à

travers les relations qu'entretiennent les positions sociales et littéraires (si l'on peut dire) des différents auteurs et de leurs personnages – et bien entendu à travers notre propre regard de lecteur, que les contraintes sociales du genre informent aussi.

43 Si la transformation introduite par Galien m'a particulièrement intéressé, c'est aussi parce qu'on est frappé, justement, de son aveuglement en matière de soin à donner à l'amoureuse : doit-on penser que les questions de genre (parce qu'elles ne seraient pas des questions de nature) lui sont invisibles ? Au contraire, nous pensons qu'il est très conscient de certaines particularités de sa position de médecin d'une femme amoureuse ; mais il s'arrange avec cette situation, de façon plus ou moins honnête, au risque de donner de lui (de sa déontologie, etc.) une image disons suspecte. On pourrait résumer la situation en disant qu'il a bien compris d'une part qu'il pourrait montrer, à travers ce dévoilement de la passion, l'acuité de sa science, et d'autre part que la cure proprement dite était impossible ou ne présentait pas d'intérêt particulier.

44 Il ne s'agit bien évidemment pas de dire que c'est en étant le premier (?) représentant de la « théorie du genre »[39] que Galien déformerait une anecdote historique pour servir de faire-valoir à sa pratique du pronostic médical ; mais de comprendre que notre lecture de cet épisode peut être enrichie par une prise de conscience de contraintes de genre qui pèsent sur la mémoire du médecin, sur la façon qu'il a de bâtir son récit, mais aussi sur celle des patients, sans doute, et partant sur la nôtre. Et j'espère que mes lectrices et lecteurs se souviendront, en pensant à Séleucos, Antiochos et Stratonice, que l'Antiquité est un terrain d'étude privilégié en ce qui concerne les questions de genre, aussi parce que pour nous c'est un pays lointain, pourtant si proche, pourrait-on croire.

NOTES

1. Malgré son titre, cet article ne doit rien à Michel Sardou, chanteur jadis en vogue. Il doit en revanche beaucoup aux organisatrices de la journée d'étude *Le genre de la maladie*, en particulier à Sibylle Goepper, que je remercie ; et la rédaction finale doit beaucoup à la relecture avertie de Marine Bretin-Chabrol.

2. Val. Max., *Faits et dits mémorables*, V, vii, ext. 1.

3. Sénèque le Rhéteur, *Controverses et suasoires* (éd. Bornecque, Paris : Garnier, 1932), VI (excerpta), 7.

4. C'est en particulier le cas de Julien, *Misopogon*, 347a *sq.* comme l'avait déjà noté Mesk, « Antiochos u. Stratonike », *Rheinisches Museum* vol. 68, 1913, p. 379.

5. E. Rohde, *Der griechische Roman...*, Leipzig, 1914[3], pp. 55 *sqq.*

6. « Antiochos u. Stratonike », *Rheinisches Museum* vol. 68, 1913, pp. 366-394.

7. L'histoire d'Hippolyte et de Phèdre est très connue dans l'Antiquité ; cf. Pausanias, I 22, 2 : « Et même les Barbares, pour peu qu'ils aient appris le grec, connaissent l'amour de Phèdre etc. ».

8. La mode du diagnostic d'amour continue, dans la littérature romanesque, après Héliodore : l'auteur d'une collection de lettres d'amour fictives de la fin de l'Antiquité, Aristénète, compose à son tour une lettre sur ce thème (I, 13). Le nom du patient, par un jeu qui nous fera peut-être sourire tout à l'heure, est Chariclès (version masculine du nom de la patiente chez Héliodore).

9. Je laisse de côté les deux mentions assez brèves d'une guérison d'Antiochos chez Pline l'Ancien : cette guérison vaut une récompense de cent talents au médecin, qui est appelé Cléombrote (7, 123) puis Erasistrate (29, 5), mais la maladie (l'amour) n'est nullement citée.

10. Plutarque, *Vie de Démétrios*, § 38.

11. Toutes les traductions sont personnelles.

12. Sapho, frg. 31 Voigt.

13. Je pense notamment au livre de Clauss (J.), *The best of the Argonauts: the Redefinition of the Epic Hero in book 1 of Apollonius's Argonautika*, Berkeley, 1993, en part. pp. 193 *sqq*. On n'est pas très loin non plus d'« Enée, ce personnage indécis et fluent qui se promène, pareil à une ombre chinoise » tel qu'il apparaît à des Esseintes (J.-K. Huysmans, *A rebours*, 1884).

14. Appiani *Historia romana* (edd. P. Viereck et A. G. Roos, Leipzig, Teubner, 1962²), *Συριακη*́, §§ 308 *sqq*. vol. 1, pp 408 *sqq*. = Erasistrati frg. 26 Garofalo.

15. Sur la légende d'Hippocrate et de Perdiccas, cf. Pinault (1992), pp. 61 *sqq*. Pour le texte de Stéphane d'Athènes, cf. Dietz, *Apollonii citiensis, Stephani... scholia*, pp. 75-76. Chez Stéphane, la femme de Séleucos s'appelle Eurydice.

16. Quant au texte de Markellinos parfois allégué (cf. Nutton, *in apparatu*), περὶ σφυγμῶν = *De pulsibus*, ed. Schöne, I, 29-32, il évoque en termes assez vagues la situation où un médecin (qui pourrait être Hippocrate, mais aussi bien Hérophile ou Erasistrate) « prend le pouls d'un prince » pour essayer de découvrir de quel mal il souffre.

17. Mesk admet cependant (p. 393 n.) que « la figure du médecin astucieux est sans doute aussi ancienne que le motif romanesque » de l'amour pour la belle-mère, même si elle s'est greffée tardivement sur le récit initial.

18. *De dea Syria*, § 17. La suite du traité de Lucien nous rapporte l'amour de Stratonice pour un autre rival de Séleucos, Combabos. C'est sans doute à cet amour qu'il est fait allusion très brièvement dans un passage du traité *Sur la calomnie* (§ 14), malgré les scholies *ad loc*. qui redonnent une version de l'histoire d'*Antiochos* et Stratonice. – On peut noter que le récit de Lucien sur Stratonice vient après une première description des cultes auxquels elle a consacré un temple, et que ces cultes honorent entre autres un Dionysos ithyphallique (*De dea Syria*, § 16) : on peut donc s'attendre à ce que Stratonice accorde quelque importance à l'amour (sexuel).

19. Gal. *In Hippocratis Prognosticum comm. I* (XVIII B 40 K = p. 218 ll. 20-25 Heeg).

20. Notamment Heeg, p. 218, note dans l'apparat lemmatique : *fortasse errore quodam captus hic se iuuenis cuiusdam amorem ex pulsu cognouisse narrauit* (« c'est peut-être par erreur que l'auteur raconte ici qu'il a découvert l'amour d'un *jeune homme* d'après son pouls »).

21. Un peu au hasard, citons les patientes d'*Ep. VII* : VII, 6 ; VII, 7 ; VII, 8 ; VII, 11 ; VII, 18 ; VII, 22, etc. Toutes ces patientes sont anonymes, comme la femme de Justus.

22. Galien, *De praecognitione (Ad Epigenem)*, 8, 2 (XIV 641 *sqq*. K = pp. 110 *sqq*. Nutton).

23. Oui, il y a là matière à réflexion sur des situations contemporaines, ici et ailleurs.

24. Je fais allusion ici au livre de Nicole Loraux, *Façons tragiques de tuer une femme*, Paris, Hachette, 1985.

25. Rufus d'Ephèse, *Quaestiones medicinales*, éd. Gärtner, Leipzig, Teubner, 1970.

26. Diog. L., *Vies des philosophes*, 9, 42.

27. Pour les signes de la virginité perdue, cf. par ex. Némésien (fin 3e siècle de notre ère), *Buc*. II, 11 *sqq*. Plus largement, c'est la question des signes de l'amour qui est posée, voire la question des symptômes d'une *affection* qui se présente comme une souffrance, à défaut d'être tout à fait de l'ordre de la maladie (on peut penser par exemple aux textes canoniques de Daphnis & Chloé ; et aux ἐρωτικὰ παθήματα (« passions d'amour ») de Parthénios de Nicée sur lesquels nous allons revenir ci-après).

28. Cpr. chez Plutarque la remarque « Erasistrate s'aperçut aisément... ».

29. Marine Bretin-Chabrol me fait remarquer que la nature de ces amours interdites est bien différente : d'un côté (Antiochos), il s'agit d'un inceste du deuxième type ; de l'autre (femme de Justus), d'un adultère.
30. Le constraste avec la prudence d'Erasistrate chez Plutarque est frappant.
31. Le début du chant XXIV de l'*Iliade* est célèbre entre autres parce qu'il sert d'exemple à Platon, dans la *République* (III, 388a), pour critiquer les passions dont les héros homériques se rendent coupables. Epictète, au premier siècle de notre ère, se sert à nouveau du même passage en exemple (*Diss.* IV, 10, 31). Chariton, auteur du roman de *Chaireas et Callirhoé*, compare le tourment d'amour du Roi de Perse pour Callirhoé (6, 1, 8) à celui d'Achille pour Patrocle.
32. On peut penser par exemple aux symptômes éprouvés par Chloé dans la pastorale de Longus (I, 13, 6).
33. Achille est cité parmi les modèles de l'amour homoérotique, par exemple par le personnage qui défend l'amour des garçons dans le traité de Plutarque sur l'amour, *Erotikos*, 761d.
34. Ajoutons à cette liste le roi de Perse dans le roman de Chariton cité ci-dessus note 29 ; et Catulle, 50, vv. 10-15.
35. On notera en outre que c'est uniquement parce que le personnage est une femme que le récit de Galien n'a pas de dénouement à proprement parler : toute forme d'union était évidemment impensable.
36. J'ai déjà eu l'occasion d'écrire à son sujet : « Aspasie, une gynécologue d'époque impériale ? », communication présentée lors du colloque *Eruditio antiqua*, Maison de l'Orient et de la Méditerranée-Jean Pouilloux, 17-18 novembre 2008. Publication électronique : <http://www.eruditio-antiqua.mom.fr/vol1/EA1b.Luccioni.pdf>.
37. Le mot *oripeau*, anciennement du genre féminin (comme *peau*) est devenu masculin.
38. Citation de Patrick Modiano, *Vingt-huit paradis*, Paris, éd. de l'Olivier, 2005.
39. Mais il n'y a bien sûr pas UNE théorie du genre, malgré les insinuations de certains groupes mal intentionnés, dans les media, en 2012-2013.

ABSTRACTS

Galien (2e siècle apr. J.-C.) diagnostique une affection amoureuse chez une patiente, en lui prenant le pouls. Il s'en souvient, plus tard, lorsqu'il évoque le célèbre diagnostic de l'amour par Erasistrate (3e siècle av. J.-C.) chez Antiochos, fils de Séleucos. On sait depuis longtemps qu'il y a là une série de récits qui se prennent pour modèles : Valère Maxime, Plutarque, Appien et d'autres présentent, en latin ou en grec, des variations de cette histoire (parfois en changeant le nom, voire le sexe, des protagonistes). On ne s'est guère attaché jusqu'ici à réfléchir à ces récits en termes de *genre* : l'amour a-t-il des symptômes différents chez les hommes et les femmes ? Comment raconter un épisode qui met en scène un médecin (homme) et un(e) patient(e) ? Est-il toujours aussi facile de faire voir une *maladie cachée* ? Voici les questions auxquelles cet article voudrait répondre.
Galen (2nd century AD) once diagnosed the loving-sickness of a woman by taking her pulse. He remembers it years after when telling about the way Erasistratus (3rd century BC) diagnosed the love of Antiochos, son of Seleukos. It is well known that we have here actually a whole series of tales, each modelled on previous ones. Valerius Maximus, Plutarchus, Appian and others offer variations of the story, sometimes with changes in the names or the sex of the characters. This

series has hitherto not been much researched in terms of gender: Has love the same symptoms for men as it has for women? Should an episode where a (male) doctor tries to diagnose a male/female patient be told in a particular way? Is it always easy to bring a *hidden sickness* to the light? We would like to answer some of these questions.

AUTHOR

PASCAL LUCCIONI

Pascal Luccioni enseigne la langue et la littérature de la Grèce ancienne à l'Université Jean Moulin – Lyon 3. Il s'intéresse notamment à l'histoire de la médecine et des sciences naturelles dans l'Antiquité.
Pascal Luccioni teaches Ancient Greek language and literature at the University of Lyon. He is especially keen on the History of Medicine and Natural Sciences in Antiquity.